

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 56

Artikel: Franz Liszt : coup d'œil sur sa vie et ses œuvres [suite]
Autor: Kling, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029808>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

grandiose ou absolue. Encore une fois, appréciations et non définitions.

Quant à l'idée que M. Daubresse suggère aux spectateurs des drames wagnériens, — d'essayer de se figurer de tels personnages transformés en contemporains, puis de se demander s'ils pourraient les supporter, eux et leurs mœurs, — il paraît ne pas se douter qu'avant lui Wagner la leur a déjà, sans crainte, suggérée également, puisqu'il a toujours affirmé ne vouloir peindre que des êtres et des sujets « *purement humains* », c'est-à-dire vrais dans tous les temps, si non en dehors même du temps. Et si les contemporains sont contraints de ne pas se reconnaître dans les personnages wagnériens, ce n'est tant pis... que pour les contemporains !

* * *

Sur quoi M. Daubresse passe aux œuvres de Chausson et Vincent d'Indy.

Et par les dernières de celles-ci, dit-il, « ils ont amené sur la scène la dignité d'aptitudes que tant d'éperdues pâmoisons avaient fait oublier ; — ils ont rappelé qu'au dessus de la chair s'impose l'esprit ; — en Lancelot et Vita, d'Indy a dépeint deux êtres qui ont accepté leur sacrifice et marchent à la mort pour le salut des autres. »

Tout cela est, sans conteste, admirable. Mais ce n'est pas seulement pour en relever, en soi, la beauté morale, que M. Daubresse le cite ; c'est pour l'opposer à celle de l'ensemble des œuvres et surtout des héros de Wagner, qui, eux, ne sauraient pas ce que c'est que l'acceptation du sacrifice, le dévouement, la passion du salut des autres. C'est-à-dire que, pour lui, à ce point de vue, Senta, Elisabeth, Wolfram, Lohengrin, Elsa, Brunnhilde, Parsifol... n'existent pas !

* * *

Sur ce parallèle, et sans rabaisser Lorient, — au contraire, — Chausson et Vincent d'Indy, je conclus.

A mon sens, l'article de M. Daubresse ne prouve qu'une chose, c'est qu'il y a

encore, — comme sans doute il y aura toujours — des gens qui parlent d'un sujet sans l'avoir approfondi. Et j'incline à croire que, même après l'article de M. Daubresse, il restera bien de Wagner, de ses œuvres et de leur morale, quelques morceaux debout.

Mais ce n'est point pour les consolider que j'ai écrit le mien. Ils n'ont nul besoin d'obscurs champions tels que moi, ni même, dès à présent, d'aucuns champions.

Mon unique but, à moi, a été de terminer, si possible, quelque peu la vérité, que M. Daubresse m'a paru avoir de son côté, et de très bonne foi, du reste, desservie.

A mes lecteurs de décider si, à leur égard, j'ai réussi.

Edmond BEAUJOUR.

© ©

Franz Liszt

Coup d'œil sur sa vie et ses œuvres
par

H. Kling, Professeur au Conservatoire de Genève.

(Suite)

Le second jour, plus spécialement religieux, se célèbre dans l'intérieur du temple de St-Pierre. Ce temple fut jusqu'au mois d'août 1535, époque à laquelle le ministre Farel y prêcha pour la première fois la réforme, l'église cathédrale dédiée au prince des apôtres ; ainsi par l'une de ces péripéties qui abondent dans le drame humanitaire, dont l'unité appréciable à Dieu seul, ne nous sera révélée que lorsque le dernier homme en aura prononcé la dernière parole, le fondateur de la papauté, le grand pêcheur d'hommes, préside aujourd'hui les fêtes et les assemblées de ceux-là même qui arrachèrent à ses successeurs la plus large part de son héritage et ébranlèrent jusqu'en ses fondements le vaste édifice catholique auquel Pierre servit de première pierre. *Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo*

ecclesiam meam. A l'époque où Genève était encore orthodoxe, la cathédrale renfermait 24 autels, de nombreux tableaux, des statues, des bas-reliefs la décoraient ; les stalles où se reposait pieusement l'embonpoint des chanoines étaient curieusement travaillées, ornées de figures d'apôtres et de prophètes. Parmi les derniers, un caprice de l'artiste, fatigué sans doute de tant de vénérables et solennels visages, a placé la Erythrée, Sybille romaine, se croyant suffisamment autorisé à une telle licence par la légende qui nous apprend que cette femme inspirée annonça à l'empereur la venue du Messie, à l'instant où il naquit dans la bourgade de Bethléem.

Maintenant les murailles sont dénudées, les sculptures et les bas-reliefs ont été mutilés par la main des réformateurs, et l'ancienne façade gothique a fait place à un fronton moderne, imitation étique, mesquine et appauvrie du Panthéon, monument avorté de la foi agonisante du 18^{me} siècle.

Je me sentis saisi de froid en entrant dans cette église dépouillée où m'appelaient à la fois la commémoration de l'œuvre de Calvin et un fragment d'oratorio de Hændel. — Dans la partie du chœur dont une grille dorée marquait autrefois le pourtour de ce lieu plus particulièrement consacré, dont l'entrée était interdite à tous ceux qui ne participaient pas directement à la célébration des saints mystères, à l'endroit même, où, sur un autel couvert de fleurs, à travers les vapeurs embaumées de l'encens, le Dieu rédempteur descendait à la voix du prêtre, on avait disposé les places des chanteurs. Sans doute, et Dieu lui-même nous l'apprend, l'autel où il aime surtout à descendre, c'est un cœur pur, une âme chaste et pieuse ; sans doute les fleurs les plus éclatantes, les parfums les plus rares et les plus précieux n'ont point à ses yeux la splendeur d'un visage virginal et la douce suavité d'une prière innocente ; mais toutefois, qui n'avouerait, qu'après avoir assisté à cette séance du *Jubilé* de la réforme, que la grandeur, la solennité, l'immense et mystérieuse profondeur du sacrifice catholique n'ont été que

bien pauvrement remplacées par ces dames et ces messieurs de la société protestante de chant sacré dont une bonne moitié *protestait* avec un zèle si fervent contre la mesure et l'intonation ? . . .

Qui ne serait tenté de conclure de l'accord très équivoque des voix et des instruments à l'accord plus problématique encore des esprits et des volontés ? . . . Par quelle bizarre inconséquence d'ailleurs, les réformés, en proscrivant dans leurs temples la peinture et la sculpture, y conservent-ils la musique et l'éloquence, les premiers des beaux-arts ? . . . Comment des préoccupations et des préventions exclusives leur font-elles oublier que le beau, n'est que la splendeur du vrai, l'art, le rayonnement de la pensée ? Comment enfin ne se sont-ils pas aperçus que vouloir spiritualiser une religion à ce point qu'elle subsiste en dehors de toute manifestation extérieure, c'est en quelque sorte prétendre *réformer* l'œuvre de Dieu, ce grand et sublime artiste, qui dans la création de l'univers et de l'homme, s'est montré tout à la fois le poète, l'architecte, le musicien et le sculpteur omnipotent, éternel, infini ?

Je ne m'étendrai pas d'avantage au sujet de cette tentative, très louable, d'ailleurs, de la Société de chant sacré (*) et sans m'arrêter non plus à vous décrire en style épique les réjouissances et illuminations du troisième jour de Jubilé, je passerai à une autre réunion musicale, plus profane et par cela même plus amusante ; le concert donné au bénéfice des pauvres et des réfugiés par le prince Belgiojoso et Franz Liszt. Vous eussiez ri de voir nos deux noms figurer en gros caractères (**) sur de monstrueuses

(*) Quelque médiocre qu'ait été le résultat obtenu lors du Jubilé, cette société ne laisse pas de rendre service à l'art, en exécutant des compositions religieuses des grands-maîtres. Il serait même à désirer qu'en France il se formât des sociétés du même genre, ne fut-ce que pour chasser de nos églises le troupeau de ces ignobles *beuglards* vulgairement appelés chantres.

(**) Pour vous donner une idée de l'habitude avec laquelle les artistes qui se font voir et entendre à Genève, amorcent la curiosité publique, je vous transcris littéralement un avis que je lus au bas d'un programme sur toutes les merveilles en arrivant ici et qui me fit désespérer de pouvoir jamais rivaliser avec une rédaction aussi élégante, une semblable poésie

affiches d'un jaune éclatant, qui attirèrent pendant plusieurs jours de nombreux groupes de badauds empressés de savoir à quel titre et en vertu de quoi on venait impertinamment leur demander la somme de *cinq francs*, tandis que de temps immémorial on se procurait à raison de *trois francs* et moins toute la dose d'harmonie voulue pour passer agréablement une soirée et s'endormir après sans crainte de cauchemars ou de mauvais rêves. — La curiosité, la charité

« Quelque diable aussi les poussant, »

il y eut à notre concert une affluence considérable et qui offrait à un haut degré pour l'observateur attentif, l'attrait du pittoresque social.

Le canton de Genève à peine visible sur les atlas, et comme perdu dans l'ombre de deux grandes chaînes de montagnes qui l'entourent, voit incessamment se presser sur son territoire une multitude de grandeurs effacées, des royautés déchues, puissances éteintes. Chaque jour vient grossir le nombre des personnages de ces hauts rangs : rois, ministres, généraux d'armée, qui, balayés par le vent des révolutions errent de contrée en contrée, marqués au front comme le peuple juif, ainsi que lui frappé d'un mystérieux anathème, pour avoir, eux aussi, méconnu le verbe de Dieu, la liberté !

(A suivre.)

NNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNN

Le Chœur d'hommes de Zurich et son nouveau chef Volkmar Andreae.

Le rapport sur l'année 1903, la 77^{me} du Chœur d'hommes de Zurich, est une magnifique brochure dans laquelle M. A. Boller-Wolf, membre actif du Chœur d'hommes, dépeint d'une façon très vivante l'activité de la société et les résultats qu'elle a

de style : *Avís* : Le public, souvent en garde contre des annonces fastueuses, a pu être trompé quelquefois, par une coupable déception ; ici ce que l'on voit, ce que l'on entend est encore au-dessus des promesses de l'artiste et des espérances de l'amateur.

obtenus. La première répétition en 1903 avait lieu le 9 janvier et tout de suite avec cent cinquante quatre chanteurs qui sitôt les jours de fête passés s'étaient remis courageusement à l'ouvrage. Un grand nombre de membres (environ soixante) se joignait au chœur mixte pour l'exécution de la *Passion selon St-Matthieu* de Bach qui avait lieu le Vendredi Saint 1903. M. le Dr. Rohrer, homme de grand mérite qui fut le président de la Société pendant ces neuf dernières années a donné sa démission. L'assemblée générale l'a nommé président d'honneur. On lui a donné comme successeur M. le Dr. Wherli.

Le 14 juin, avec le concours de l'Harmonie de Zurich, la Société chanta un *Abschiedslied* au service funèbre du pasteur Wissman dont la perte affligeait toute la bourgeoisie de Zurich. Le défunt avait été autrefois membre actif de la Société.

Le 9 juillet la Société exécuta dans un *Liederkonzert*, le programme qui servait de base à son voyage dans l'Engadine. Le voyage du 11 au 14 juillet, entrepris avec 260 participants aboutit à un triomphe des chanteurs Zurichois dans les *Bündner Berge*. De jolies reproductions de photographies du voyage illustrent le rapport de l'année.

En octobre la Société fit une promenade à Baden où elle donna un concert au Kursaal avec le concours de Mlle Emmy Häusermann soprano, et de M. P. Sandner, violoniste de Zurich.

Le 13 novembre 1903, M. Volkmar Andreae, vint pour la première fois diriger la Société. Un chœur si nombreux réclame de l'homme sous la direction duquel il doit se placer, non seulement qu'il soit un bon musicien mais que sa personnalité s'impose sous tous les rapports, qu'il sache se faire aimer et respecter tout à la fois. M. V. Andreae réunit pleinement toute ces qualités. Dans la première séance il avait gagné tout les cœurs et chacun pensait : si le vieux maître Attenhofer veut confier son bâton à d'autres mains, que ce jeune homme soit notre chef ! Le rapport disait qu'on devait se féliciter de la collaboration des deux